

L'espoir de créer une œuvre extraordinaire accompagne tout peintre face à une toile « non-touchée », une toile encore blanche. Il se souvient évidemment de toutes ses bravoures le menant à une peinture qui lui plaît, comme on se délecte de bonnes recettes de cuisine. Ainsi, sans grande difficulté, il entame son œuvre suivante.

Pour d'autres, plus rebelles, pour ces orgueilleux indomptables, ce vis-à-vis est une confrontation faisant appel à tous leurs espoirs ; elle est la menace d'un nouveau fiasco dans ce dialogue qu'ils ont immodestement voulu entamer avec une grande histoire. Et malgré cette conscience, ou justement à cause d'elle, ils continuent leur conquête acharnée comme celle de Don Juan. Un exemple emblématique d'un tel comportement dans les arts est celui de Luigi Fontana avec son idée de trouer et « limer » les toiles.

Il en est d'autres encore, moins instinctifs, mais très exigeants et totalement non-conformistes (envers eux-mêmes comme envers l'art); ces maximalistes se trouvant toujours quelque part a mi-chemin entre la vie et la mort préfèrent retourner à l'idée des iconoclastes. Non pour des raisons théologiques, mais pour des raisons artistiques qui dérivent de concepts, désormais ceux de l'art contemporain, encore plus embrouillés et qui semblent être plus absurdes que ceux des théologiens.

Ces idées naissent dans les têtes des artistes, qui justement, comme des théologiens, prennent plus de temps pour ce qui matériellement est absolument inutile, pour ce temps que j'appelle : un temps affranchi, un *temps libéré* de toute hâte et mesures ; un temps existentiellement existentiel ; un temps impossible à saisir pour n'importe quelle autre activité intellectuelle inévitablement entraînée à sa poursuite.

L'apogée des méandres libérateurs de ces peintres « iconoclastes » semble être l'idée qu'une couche préparatoire seulement, cette couche toute blanche (car la plupart du temps elle est blanche), constitue une œuvre accomplie. En effet, dans cette dialectique, une toile brute voire un châssis, peuvent même devenir une œuvre d'art. Car il suffit que ces objets soient choisis et nommés comme tels par l'artiste « tout puissant ». Cependant, ce qui m'intéresse personnellement, c'est cette toile non-touchée dans sa blancheur, cette toile vierge qui constitue une œuvre parfaitement accomplie et qu'on pourrait, non sans raison, nommer « l'immaculée accomplie ».

Révélateur, quelle que soit la réaction provoquée, ce concept va demeurer dans l'histoire de l'art comme un geste de libération de cette histoire de l'art. Comme celui du ready-made de Marcel Duchamp. Il va aussi témoigner de ce trauma de tout artiste face à l'expérience de deux guerres et plus particulièrement celle de l'holocauste, le plus haut exemple de l'inhumain dans l'histoire de l'homme. C'est justement à partir de là que va se poser cette question, à jamais récurrente : « après l'expérience de l'innommable des camps d'extermination, la création, est-elle encore possible ? ».

hypersensible) comptait soit pouvoir tout renverser, tout démolir ; soit, s'il était plus équilibré, espérait-il pouvoir tout recommencer à zéro, croyant qu'une table rase était possible. D'autres encore, restaient attachés à l'histoire de l'art dont ils avaient du mal à se séparer, contrairement à ceux qui, sans la moindre nostalgie, étaient passés dans une sphère de jeux poétiques dont les bricolages dadaïstes constituent le meilleur exemple. Les artistes d'aujourd'hui sont désormais loin de cette idée d'une peinture qui demeure une sorte de grand dialogue entre tous les artistes de tous les temps, à jamais assis à la table de leur

histoire commune.

Pourtant, c'est justement cette intuition de l'histoire en général qui m'a conduit à l'idée d'entamer un projet de vie, un projet de peindre, jusqu'à la fin de mes jours, des  $D\acute{e}tails$  – des tableaux appartenant à une seule et même unité : OPALKA 1965 / 1 –  $\infty$  Une unité, à l'intérieur de laquelle toute autre date est exclue ; car il n'en existe qu'une seule – progression continue des nombres, une forme picturale du temps irréversible. C'est un principe où chaque nombre porte le potentiel de tous les nombres qui le précèdent. Comme si chaque pas dans cette promenade longue – comme une vie – portait le poids de tous les pas antérieurs.

Cette explication apparemment récurrente de ma position n'est jamais un ressassement de ma part, car elle constitue un résultat de déploiement et d'évolution de ma conscience dans le processus de la réalisation du Programme. Et même si son principe originel reste le même depuis 40 ans déjà, la prise de conscience de ses différents aspects s'approfondit constamment et par conséquent, l'oeuvre est en permanent développement.